

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- La Maison Paternelle de Pasteur. La Musicotherapie. Le Gu. Comme les Roses. Liberté, post-10. Le ménage Troitignon. Certaines petites choses. Cuisine. Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite. L'actualité etc., etc. Maudanités, Chiffons.

EN RUSSIE.

L'histoire de la guerre de Mandchourie par le général Kouroupatkine, commandant en chef des armées russes, histoire que le gouvernement avait confiée à la publication, vient d'être livrée au public.

Dans trois gros volumes le généralissime expose les causes de ses défaites successives et de son échec final, et s'il n'en rejette pas toute la responsabilité, il n'en fait pas moins peser une grande partie sur ses subordonnés.

La guerre de Mandchourie telle qu'elle a été conduite par les Russes, les causes de leurs défaites ont été étudiées, raisonnées et expliquées par des autorités militaires de diverses puissances, et ce n'est pas l'histoire qu'en donne aujourd'hui Kouroupatkine, l'homme le plus intéressé, qui pourra modifier l'opinion.

Il n'offre qu'un intérêt relatif et ne sera lu que par curiosité. D'ailleurs, l'histoire ne voudra connaître que le commandant en chef, et quoi qu'il fasse on dira, c'est Kouroupatkine qui sera tenu responsable. Il accuse Kaulbars, Gripenberg et d'autres de déobéissance et d'incompétence, sans se rappeler sans doute que dans ces circonstances il était de son devoir, étant investi du commandement suprême, de les destituer immédiatement.

Mais inutile d'insister, la cause est jugée, ce qui est beaucoup plus intéressant c'est l'effort que fait la Russie pour se relever du désastre de la guerre et des suites qui ont mis son existence en danger. C'est à la reconstitution des finances qu'ont tout d'abord travaillé les hommes d'état russes, et si l'on tient compte des étonnantes difficultés financières dans lesquelles ils ont dû se débattre, on ne peut que s'émerveiller des résultats qu'ils ont obtenus. Le gouvernement russe ne songe pas aujourd'hui à un emprunt, quoi qu'on en ait dit, parce qu'il n'en a pas besoin.

Et cependant il a remboursé d'énormes dettes créées par des emprunts à courts termes en France et en Allemagne, et dans le budget arrêté pour l'exercice de 1907, les dépenses sont estimées à \$1.663,600,000, dont \$580,000,000 pour le paiement des frais de la guerre. Or les recettes prévues sont de \$1.756,400, ce qui laissera un excédent de \$92,800,000. Le gouvernement russe a en ou-

tre mis de côté une somme d'environ \$22,000,000 qui reste due aux Japonais pour les frais de la garde des prisonniers et des malades pendant la guerre.

Une situation financière aussi brillante, presque inconcevable après les rudes épreuves que vient de traverser la Russie n'est-elle pas une preuve convaincante de la vitalité de ce pays et un signe certain de son relèvement prochain ?

Quant à la question de régime intérieur du pays, c'est à la Douma qui va se réunir le 3 mars prochain qu'il appartient de la résoudre au mieux des intérêts du pays. Le parlementarisme choisi par le gouvernement du Tsar est beaucoup plus libéral que le système allemand et plus en rapport avec la forme aristocratique que le système anglais. Or, si la prochaine Douma comprend bien ce que veut le gouvernement elle pourra devenir une assemblée réellement législative utile au pays et au progrès. Si elle veut, au contraire, attaquer le gouvernement dans l'intention de le supprimer, elle sera inévitablement dissoute et la loi électorale sera modifiée, afin que les élus de la Douma suivante sachent bien que les destinées d'un grand pays ne pourraient sans danger être confiées à une représentation populaire inexpérimentée.

Les monuments de Voltaire et de J. J. Rousseau au Panthéon.

Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, sur la proposition du sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, vient de commander les modèles des monuments funéraires de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau pour le Panthéon.

L'exécution du monument de Jean-Jacques Rousseau a été confiée à M. Bartholomé, celle du monument de Voltaire à M. Séguin.

La décision que le ministre des beaux-arts vient de prendre réalise un vœu formulé il y a plusieurs années déjà par le Sénat. On se rappelle dans quelles circonstances ce vœu fut formulé. Une vive polémique s'était engagée entre les historiens de la Révolution. Une légende, née au temps de la Restauration, voulait que les cercueils conservés au Panthéon fussent vides. On aurait, au retour des Cent-Jours, jeté au vent les ossements des deux écrivains. Un mouvement d'opinion se produisit. Pour permettre à la vérité de se faire jour, le gouvernement autorisa l'ouverture des cercueils. En présence du directeur des beaux-arts, M. Roujon, et d'une douzaine d'invités, parmi lesquels figuraient MM. Victorien Sardou, Bartholomé, Hamel, Lepoitteux, etc., on ouvrit le couvercle des deux sarcophages.

Contrairement à l'attente des spectateurs, les deux corps subsistent intacts, et ce fut une minute solennelle que celle où M. Bartholomé, se penchant sur le cercueil de Voltaire, prit le crâne, et le souleva pour que tous les assistants le pussent voir, prononça ces paroles à voix haute : Messieurs, voici la tête de Voltaire.

Les restes de l'homme étaient réduits à squelette. Ceux de Rousseau étaient demeurés si intacts que pendant la minute qui suivit le décollage du couvercle on put distinguer son visage si parfaitement conservé que la tête semblait celle d'un homme endormi. L'instant, malheureusement, fut très court. Presque instantanément, au contact de l'air, les têtes se redressèrent en une poussière impalpable et tombèrent, laissant à nu le squelette, et ce changement si soudain produisit sur tous les assistants l'effet le plus poignant et le plus profondément dramatique.

L'anniversaire du coup de main de Fontenoy.

Le 22 janvier 1761, alors que toute la région était occupée par l'armée allemande, un parti de francs-tireurs appartenant au corps franc des Vosges réussissait, après une audacieuse marche à travers les lignes ennemies, à faire sauter le pont de Fontenoy-sur-Moselle, à quelques kilomètres de Toul, coupant ainsi la voie ferrée de Strasbourg à Paris et empêchant le ravitaillement des armées allemandes en France. Le pont détruit, les 300 francs-tireurs qui avaient coopéré à ce coup de main se retirèrent vers les Vosges et quand des détachements allemands arrivèrent de Toul, ils ne trouvèrent plus trace des Français. L'ennemi se voyait en incendiant le village, on le frappait d'une exorbitante contribution de guerre, on emmenait des habitants en otages et on en faillait plusieurs.

Un monument élevé à l'entrée du village, à quelques mètres de la ligne du chemin de fer de Paris à Strasbourg, commémore ce fait d'armes.

Tous les ans une cérémonie a lieu devant le monument, autour duquel ont été placés des stèles portant les noms des francs-tireurs et des victimes de l'Allemagne. Ces stèles furent inaugurées dernièrement au cours de la cérémonie commémorative.

Celle-ci était présidée par le général Papuchon, gouverneur de Toul.

Le cortège s'est rendu au monument devant lequel des discours ont été prononcés par plusieurs orateurs, notamment par M. Herriot, sous-préfet de Toul, qui rendit hommage aux victimes de Fontenoy.

A vivre ces heures déjà lointaines ou nos aïeux surent combattre et mourir dit-il, nous gagnons de devenir meilleurs, d'oublier pour un instant nos haines et nos querelles et de penser enfin à l'apaisement de la conscience nationale.

Et il termine "en répétant le cri des francs-tireurs le 22 janvier 1761 au moment de l'explosion du pont de Fontenoy: Vive la France! Vive la République!"

Le général Papuchon, gouverneur de Toul, prit également la parole, rappela les opérations du corps franc des Vosges dont il restit l'histoire et retraça les péripéties du coup de main de Fontenoy. Il rend hommage à l'endurance, à l'énergie et à la volonté des "chasseurs des Vosges", animés des plus purs sentiments patriotiques et qu'il donne en exemple aux jeunes générations qui forment l'armée française.

C'est dans l'armée nationale et comme soldats, dit-il, que tous les Français, sans distinction d'origine, apprennent à se connaître et à s'estimer: c'est dans ce creuset que doivent se fondre et disparaître les malentendus et les antipathies.

N'oublions pas enfin que est le sort misérable des nations qui ont perdu leur patrie, que les peuples civilisés ont péri quand ils ont oublié d'être militaires et qu'en combattant sous les coups de barbares militaires organisés, ils ont fait par leur chute, reculer la civilisation.

Mme John D. Rockefeller est gravement malade.

Augusta, Gie, 15 février.—John D. Rockefeller qui depuis un mois était en séjour à Augusta où il espérait passer l'hiver, est parti subitement hier soir pour New York au reçu d'un télégramme lui annonçant que son épouse était gravement malade.

M. Rockefeller n'était accompagné par aucun membre de sa famille.

FOUR CHERS EN RUINE EN UN JOUR.

Près des côtes LAXATIVES DE BROUQUIN. Les pharmacies vendent l'un ou l'autre sans discernement. Le signature de W. GROVE se trouve sur chaque boîte de 25c.

CHRONIQUE PARISIENNE

La Semaine rouge.—Le Détraquement moderne.—Le Suicide d'un Enfant.—Le Chantier Devoyod.—Les Suprêmes Confessions.—Un homme qui aime la Vie.—Un Vieux Bourgeois parisien.

Etrange et tragique semaine, semaine rouge, tristement représentative de tous les détraquements modernes, qui semblent s'être réunis comme pour laisser à l'observateur quelque inquiétude sur tout ce qui, de plus en plus, se passe d'normal parmi nous ! Dans cette sorte de déséquilibre, qui monte d'une façon redoutable, on tue et on se tue avec une incroyable facilité.

En un aussi court espace de temps, on a vu se produire tous les genres de drames, en vérité, meurtres pour des motifs futiles, scènes sanglantes qui déchirèrent la folie, suicides romanesques, que de violences accumulées ! Et, par un hasard fait pour frapper, c'était aussi, tandis que se déroulaient ces événements lamentables, de quelques-unes des causes dissolvantes sociales, qu'on s'occupait dans le monde politique, en cherchant à endiguer les ravages de l'alcool ou ceux du jeu. Nous avons eu, en raccourci, un tableau de tout ce qui bouillonne, gangrène, surexcite notre monde actuel.

Où est l'époque où Sterne faisait, raisonneur doué d'une malicieuse belle humeur, cette réflexion assez imprévue que tous les malheurs humains étaient associés à la lettre "P", car il y a, disait-il, peine, pauvreté, punition, prison, péché, passions, poux et punaises. ... Nous avons bien élargi ce répertoire, et je crois bien que, à cette bizarre classification, toutes les lettres de l'alphabet apporteraient, maintenant, leur contingent.

N'est-ce pas un des faits les plus significatifs de ce trouble universel, que ce suicide d'une jeune fille, appelant la mort presque avant d'avoir commencé de vivre et s'y préparant avec un calme surprenant ? Cette pauvre petite Fernande Devoyod, née d'une famille d'artistes, avait l'impatience du succès, et de petits échecs, de ceux qui, pour d'autres, sont, au contraire, un stimulant d'énergie, suffirent à la dégoûter de l'existence, dès que le plan qu'elle avait ingénument conçu ne se développait pas à sa guise.

Qui ne se sentirait de la pitié devant ce petit cercueil ? Mais cette malheureuse enfant, qui se croyait une artiste, elle aussi, s'était trompée, car se vouer à l'art, n'est-ce pas y tremper son âme ? n'est-ce pas, avec des angoisses presque sacrées, mais avec le soutien d'un haut idéal, rechercher même le péril ? ... Du théâtre, hélas ! vers lequel elle se pensait appelée, elle n'eut que sa fin, mise en scène par elle, comme en un dramatique cinquième acte, avec une navrante coquetterie, où se révélait tout ce qu'il y avait encore de naïf en ces dix-sept ans, qui s'estimaient déjà désabusés.

Et je revois, dans mes souvenirs, son père, ce chanteur Devoyod, avec sa solide carrure, son visage épanoui encadré d'une barbe blonde, insouciant, heureux de vivre, prodiguant sa belle voix dans les réunions familiales, de camarades du pincaut et de la plume où on le convoitait, et entonnant l'air "d'Hamlet".

Le vin dissipe la tristesse...

Qu'il dit, alors, sa destinée tragique — sa mort subite, sur son champ de bataille, du moins, sur

SECONDE

Conférence de M. Le Braz.

M. Anatole Le Braz a fait hier dans la salle de l'Union Française, devant le même auditoire élégant et distingué, sa seconde conférence, ou plutôt a terminé sa conférence sur la Bretagne commencée la veille. Et une seconde fois il a tenu ceux qui l'écoutaient sous le charme de sa parole claire, sympathique, d'une netteté qui fait que pas un mot n'échappe, que chaque trait est sensible.

M. Alcege Fortier, président de l'Athénée Louisianais et de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, a présenté de nouveau le conférencier, et les applaudissements qui ont éclaté alors ont montré à M. Le Braz combien sa causerie de la veille avait été goûtée et combien il allait être écouté avec plaisir.

En un langage élégant, imagé, d'une pureté et d'une clarté si communes, M. Le Braz a développé sa thèse qui fait remonter le romantisme à la poésie celtique. C'est le littérateur écossais Macpherson qui a créé le romantisme par la publication des poèmes d'Ossian, et c'est au berceau de la race celtique, où il a passé sept années, que Chateaubriand a senti se développer chez lui ces qualités qui forment la base de son génie : sa richesse d'imagination, sa puissance de description, son éloquence, sa passion.

Michelet, l'immortel historien, est allé de bourgade en bourgade dans la Bretagne s'inspirer de l'âme celtique, et c'est à son retour qu'il a écrit les plus belles pages de son œuvre. N'est-ce pas aussi la vieille Armorique que son peuple qui ont valu aux lettres françaises les deux chefs-d'œuvre de Pierre Loti, l'un des plus grands romanciers de nos jours, "Mon Frère Yves" et "Pêcheurs d'Islande".

C'est ainsi que le conférencier appuie sa thèse, et il le fait avec un tel enthousiasme, avec une telle certitude, qu'il fait passer sa conviction dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. Il vibre lorsqu'il décrit l'influence de la Bretagne, et l'ardeur de ses accents fait vibrer son auditoire à l'unisson.

M. Alcege Fortier a vivement remercié M. Le Braz des heures aimables qu'il avait fait passer aux Néo-Orléansais qui convergent précieusement la langue française, cette langue qui fut celle de leurs ancêtres et qu'ils transmettront à leurs descendants, et M. Vêran Dejoux, consul de France, a dit combien il était heureux d'applaudir son éminent compatriote.

Hugo et le télégraphe aérien.

On rappelle les vers plaisants que composa le poète au moment où le télégraphe aérien, inventé par Chappe, disparut pour faire place aux appareils classiques.

LE TÉLÉGRAPHE AÉRIEN D C D
Tout se dit avec l'abe
L'abe partout se
Longtemps fut le sort
Nous cessons de vgt.
Le télégraphe est aj
De fureur il est ric
Il ne peut supporter l'id
Que du monde il est jac
Oui, malgré son reb
Trop longtemps il nous rat
Debout comme une dit
Vieillard que le temps ac
C'est une affaire d'sid
Son fjt est même of
De lui nous avons rit
Car il est enfin del.

Certains trouvaient, alors, que les conseils de ce vieux bourgeois parisien avaient quelque banalité, mais, de ce robuste bon sens, qu'il prônait, de cet équilibre, de cette sagesse dans la modération, nous voyons généralement si loin, déjà, que nous avons appris à l'estimer davantage. C'est lui qui disait qu'il fallait vivre de façon à pouvoir remonter le sort du passé, sauvegarder le présent et envisager l'avenir sans crainte. C'est une formule à laquelle tout ce qui se passe autour de nous rend quelque grâce.

THEATRES.

ORPHEUM.

Beaucoup de monde et bruyants applaudissements à chaque exécution du remarquable programme de vaudeville qu'on a cette semaine l'Orpheum. Il en sera de même la semaine prochaine pour laquelle un programme choisi est préparé.

TULANE.

La ravissante musique de Sousa et le spirituel dialogue de Harry B. Smith dans "The Free Lance" attirent une foule considérable au Tulane. Elle fête Joseph Cawthorn et les autres interprètes qui jouent l'œuvre à la perfection. La semaine prochaine "Marrying Girl", avec Marie Cahill.

UNION.

Le triomphe de Miss Lillian Russell ne prendra fin qu'à la dernière représentation de "The Butterfly". La grande artiste agrée son rôle de ravissante chanteuse qui enthousiasme ses auditeurs. Autre grand succès la semaine prochaine avec "Mrs Wiggs of the Cabbage Patch".

SHUBERT.

La popularité du "Prince Chap" la comédie que donne le Théâtre Shubert, augmente à chaque représentation. La salle était bondée hier. La pièce est donnée en matinée aujourd'hui à deux heures, et elle restera à l'affiche toute la semaine prochaine.

LYRIC.

Le succès de "Only a Shop Girl" ne s'attendra qu'à la dernière représentation de ce mélodrame émouvant au Lyric, mais la troupe Brown-Baker remportera immédiatement un autre triomphe en jouant "The Winning Hand", une œuvre de haut mérite.

JARDIN D'HIVER.

Le dernier "Ladies Klatsch Concert", puisque cette semaine est la dernière de l'orchestre de Brooke au Jardin d'Hiver cette saison, a obtenu un grand succès, et l'auditoire féminin n'a pas ménagé ses applaudissements. Le chant de Miss Agnès Maher a été très apprécié. Un excellent programme sera exécuté ce soir.

Au Vatican.

Rome, 15 février.—Les autorités du Vatican démentent le rapport auvant lequel le Souverain Pontife préparerait une encyclique sur la question du culte privé en France. On dément aussi au Vatican le bruit selon lequel le Père Wernz, général de l'Ordre des Jésuites, serait intervenu dans le conflit religieux avec la France. Il est du reste très rare que le général se rende au Vatican.

Un gros monsieur se plaint de toutes les charités qu'il est obligé de faire. — Je donne sans compter, gémit-il. — Mais non sans raconter, lui répond un ami.

Feuilleton

Abelle de la N. O.

No. 47 Commencé le 05 fév. 1906.

L'ENFANT.

DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT PAR PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

L'ENTENTE CORDIALE

Mais l'ambition ne se modifie pas avec l'âge, comme

tout autre sentiment ? ... Et, d'avez-vous pas remarqué, tout à l'heure, avec quelle étrange attirance la marquise parlait à mon fils... Et chaque fois qu'elle le voit à la maison, c'est toujours cette même explosion de tendresse... comme si cet enfant était quelque chose pour elle... Ne réve-t-elle pas, maintenant, la réalisation de quelque projet qui me paraît aussi monstrueux que... que de m'avoir pris mon mari ? ... Et n'aurait-elle pas vu d'un œil tout ce qu'elle ambitionnait, l'imagination elle pas qu'un jour elle l'obtient par ce fils ? ...

—Soyez donc tranquille, duchesse, répliqua Malhardy, avec toute son énergie, laissant bien comprendre qu'il avait deviné toute la pensée de la duchesse. Soyez donc bien tranquille, nous serons là !

LA FAÇADE

— Eh bien ! chère belle ! ... — Eh bien ! chère belle ! ...

Le yacht venait de rentrer dans l'estuaire de la Seine, au moment où ces paroles, entendues par tous, étaient prononcées par la marquise de Rydale et la duchesse de Ponte-Novo ; et l'observateur le plus aigu n'aurait pu découvrir sur leurs traits la moindre nuance d'antipathie, même de préoccupation ; et il

était très aisé de comprendre, à ces banales paroles, que la marquise demandait à son hôte un compliment, un remerciement pour les quelques jours d'intimité qu'elle venait de passer à son bord, et que la duchesse se montrait très satisfaite.

— C'est vraiment dommage que ce soit fini... On s'entendait si bien... les enfants étaient si heureux... le temps a été si exquie...

— On s'entendra de même, ma chère, n'en doutez pas, à Shelly-House, et les météorologistes nous assurent que toute la saison va être très belle... Nos chers petits se font une fête de régner en maîtres dans mon domaine... Vous n'avez pas bien vu venir vous aussi, n'est-ce pas ?

— A ce moment, le duc, qui était en train de bavarder avec ses amis, se pencha un peu, car il désirait très vivement que sa femme acceptât définitivement l'invitation de la marquise : avec son égoïsme vieillissant, il avait horreur de toute difficulté ; et puisqu'on s'était réconcilié, il fallait bien établir, sur yeux de tous, qu'on n'avait jamais eu de raisons de se fâcher... Quelle meilleure preuve en donner que d'être continuellement les uns chez les autres, de former une même famille !

La marquise n'avait-elle pas accepté de se rendre à Sartreville, l'avant de rentrer en Angleterre ?

Pou-quoi la duchesse n'aurait-elle pas consenti à faire un séjour un peu prolongé à Shelly-House ?

Pourtant, elle avait toujours comme une appréhension, malgré les conseils de sagesse que lui donnait, encore ce matin même, maître Malhardy.

Et à ce nouvel effort de la marquise elle répondait par des excuses vagues... des travaux qu'elle devait diriger à Sartreville... des invitations qu'elle avait déjà acceptées dans le pays... les leçons de ses dernières filles qu'elle entendait reprendre le plus tôt possible, surveiller elle-même... Ce n'était plus cependant qu'une faible résistance : et elle ne protesta plus quand la marquise de Rydale déclara :

— Eh ! tout cela ne tient pas debout, ma chère ! La vérité, je vais vous la dire, moi : c'est que le monde a voulu faire de nous deux ennemies... Il se crée ainsi les situations les plus anormales, sans qu'on sache trop pourquoi... Quand je pense solemment... Quand je pense que j'ai pu croire, moi, à une époque, que vous me détestiez ! ... et que j'ai pu prouver pour vous des sentiments qui n'étaient pas d'entière sympathie ! ... Et nous sommes, hein !

Le visage de madame de Rydale offrit la plus parfaite sérénité, tandis qu'elle débitait ce

parfait mensonge.

— Je verrai... Je réfléchirai, dit enfin la duchesse, en regardant fort sagement la marquise.

Et celle-ci, avec bonne humeur, répliquait :

— Répondez de Normandie, ma chère ! ... Mais je l'accepte, pourvu que vous ne réfléchissiez pas plus de huit jours et que ce soit un oui bien définitif ; car toute ma saison de campagne serait manquée, si vous ne veniez pas la partager avec moi !

La marquise était adorablement chaste, séduisante, en adressant cette prière à sa rivale, et semblait s'exprimer qu'un sentiment très vrai. Et il y avait bien quelque chose de cela en effet ; car, par instants, elle ne souhaitait, elle aussi, que l'apaisement, que la tranquillité dans l'avenir, que l'union, pour l'amour de cet homme qu'elle chérissait si profondément toutes les deux. Et, si la duchesse devait se prêter à ses projets, peut-être en arriverait-elle à ne plus la détester... à ne plus ambitionner ce qu'elle avait si ardemment désiré pour elle-même ! ... Dans un délicieux mouvement de tendresse elle passa son bras autour de la taille de Mme de Ponte-Novo, l'attira contre elle, l'embrassa un peu longuement, sans éprouver de résistance ; et elle put croire qu'elle parvenait à conquérir cette créature qui l'avait si justement, et orgueil-

leusement repoussée jadis ! ... La duchesse avait aussitôt la récompense de sa finesse, dans la joie qu'elle put lire sur les traits de son mari, lorsque la marquise, en passant près de lui, lui jeta un regard de contentement et quelques paroles à mi-voix ; elle le mettait sûrement au courant du résultat de sa tentative.

Et ce grand enfant de Jacques de Ponte-Novo en était tout heureux.

Il était toujours beau, toujours conquérant, toujours brillant ; mais elle savait bien qu'il éprouvait une lassitude de toutes ces difficultés, que son cerveau avait besoin de repos, de paix ; les moindres complications commençaient à lui faire horreur.

Il serait donc très reconnaissant à sa femme si, par sa mansuétude, sa bonne grâce, toute dimension, tout désaccord de famille étaient désormais évités, si rien ne l'empêchait de jouir de l'existence, au milieu de l'admiration, des hommages de toutes celles qu'il avait aimées et qui finiraient par l'entourer d'affection maternelle, d'indulgence.

Il ne raisonnait sans doute pas les choses avec cette netteté ; l'égoïsme des hommes est si inconscient ! Mais il serait sûrement radieux si... tout s'arrangeait ! ... Et, avec une absence de sens moral correspondant bien à l'indolence de son égoïsme, il se glissait près de sa femme, lui serrait le poignet. — Vous êtes gentille, vous ! Gentille... parce qu'elle allait faire tout ce qu'il voulait, qu'elle oubliait tout, qu'elle acceptait presque officiellement tout ce qu'il avait outragé. Elle en souffrait atrocement, mais se sentit heureuse de pouvoir causer encore quelque plaisir à son mari.

Le yacht s'avancant, maintenant, entre les rives si pittoresques, si verdoyantes ; on apercevait sur les coteaux, des ruines, des châteaux, des villas ; et le duc très joyeux, très léger, faisait le ocerone, expliquait les travaux qui ont été accomplis entre le Havre et Rouen, montrant les magnifiques plaines qui ont été gagnées sur les eaux et où règne la plus puissante végétation... Presque comparable à cette belle campagne anglaise qui entoure Shelly-House ! prononçait-il dans un sentiment de flatterie émue. Car il était encore si imprégné par cette marquise de Rydale que, même loin de son amour, l'admirant dans tout ce qui touchait à elle, au point de ne pas trouver d'autres termes de comparaison pour ces coteaux, ces plaines, qui sont parmi les plus beaux du monde.